

SNJÓR

RAGNAR JÓNASSON

SNJÓR

Roman traduit de la version anglaise,
d'après l'islandais, par Philippe Reilly



VOIR DE PRÈS

Titre original : *Snjóblinda*

© Ragnar Jónasson, 2010

Published by agreement with Leonhardt & Høier Literary Agency A/S, Copenhague

Traduction depuis l'édition anglaise, revue et corrigée par l'auteur :

© Orenda Books, 2015

© Éditions de La Martinière, une marque de la société EDLM, 2016, pour la traduction française

© 2017, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-901096-70-2

Dépôt légal : septembre 2017

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

Pour Kira, de la part de Papa

Prélude

Siglufjördur, mercredi 14 janvier 2009

La tache rouge était comme un cri dans le silence.

La blancheur du sol enneigé, élémentaire dans sa pureté, avait presque banni l'obscurité du ciel d'hiver. La neige était tombée sans interruption toute la journée, de gros et lourds flocons qui descendaient gracieusement vers la terre. Dans la soirée, cela s'était calmé puis totalement arrêté.

Il y avait peu de monde dehors. La plupart des gens restaient chez eux, à contempler le spectacle derrière leur fenêtre. Certains avaient peut-être décidé de se calfeutrer après la mort qui avait endeuillé la Société dramatique. Les rumeurs circulaient vite et chargeaient l'atmosphère de soupçons, malgré l'apparence calme de la ville. Un oiseau survolant les rues

n'aurait rien remarqué d'anormal, ni senti la tension dans l'air, l'incertitude et même la peur – sauf à s'aventurer au-dessus de ce petit jardin dans le centre-ville.

Les grands arbres bordant le terrain avaient revêtu leur parure de saison et, dans la pénombre, leur silhouette opaque évoquait, sinon des trolls, des clowns délicatement enveloppés de blanc, des racines à la cime, avec leurs branches alourdies de neige.

Une lumière réconfortante émanait des maisons douillettes et les réverbères éclairaient les rues principales. Malgré l'heure tardive, le jardin était loin d'être plongé dans les ténèbres.

Le cirque montagnoux protégeant la ville était presque entièrement blanc et on distinguait à peine les plus hauts sommets – comme s'ils avaient failli à leur devoir ces derniers jours. Comme si quelque chose d'inexpliqué, une vague menace, s'était répandu à travers la ville ; quelque chose resté plus ou moins invisible, jusqu'à cette nuit.

Elle était étendue au milieu du jardin, tel un ange de neige.

De loin, elle semblait paisible.

Ses bras étaient écartés. Elle portait un jean délavé. Elle était dénudée jusqu'à la taille. Ses longs cheveux formaient une couronne dans la neige – une neige qui n'aurait pas dû avoir cette teinte rouge.

Ses lèvres avaient bleui. Son souffle court s'accéléra.

Elle paraissait regarder les cieux sombres au-dessus d'elle.

Puis ses yeux se fermèrent d'un coup.

Reykjavik, printemps 2008

Il n'était pas loin de minuit mais il faisait encore clair. Les jours rallongeaient. À cette époque de l'année, chaque nouvelle journée, plus lumineuse que la veille, portait en elle l'espoir de quelque chose de meilleur et, de fait, la vie d'Ari Thór Arason venait de connaître une embellie. Sa petite amie Kristín avait enfin emménagé dans son modeste appartement d'Öldugata. Ce n'était au fond qu'une simple formalité : elle y passait déjà la plupart de ses nuits sauf les veilles d'examen, quand elle préférait réviser au calme dans la maison confortable de ses parents, jusque tard dans la nuit.

Kristín sortit de la douche, une serviette autour de la taille, et entra dans la chambre.

— Bon sang, je suis crevée... Parfois je me demande ce qui m'a pris de choisir médecine.

Ari Thór leva la tête de son petit bureau et se retourna.

— Tu vas être un docteur fantastique.

Elle s'allongea sur le lit, s'étira sur la couverture. Sa chevelure blonde projetait comme un halo blanc sur les draps.

On dirait un ange, songea Ari Thór. Il l'admira tandis qu'elle tendait les bras et les posait doucement sur sa poitrine.

Un ange de neige...

— Merci mon chéri. Et toi un flic brillant. Mais je continue de penser que tu aurais dû finir ton mémoire de théologie...

Elle n'avait pas pu s'empêcher de le dire.

Nul besoin qu'elle le lui rappelle. Il avait commencé par étudier la philosophie, vite abandonnée pour se consacrer à la théologie, à laquelle il renonça aussi pour finalement postuler pour l'école de police. Incapable de se fixer dans une direction, toujours en quête de ce qui pourrait convenir à son tempérament, il cherchait sans cesse cette petite dose d'excitation. Il

admettait volontiers qu'il s'était tourné vers la théologie comme pour défier ce Dieu à l'existence duquel il n'avait jamais cru. Ce Dieu qui l'avait privé de tout espoir de grandir normalement lorsque, à treize ans, il avait perdu sa mère et que son père s'était évanoui sans laisser de trace. C'est seulement après avoir rencontré Kristín et résolu – deux ans plus tôt – l'énigme de la disparition de son père qu'Ari Thór connut une certaine sérénité. L'idée de l'école de police germa alors dans son esprit, avec l'intuition qu'il serait sans doute meilleur flic qu'ecclésiastique. Sa formation de policier lui permit d'acquérir une solide condition physique et une carrure sculptée par les haltères, la natation et la course à pied. Évidemment, jamais il n'aurait obtenu ce résultat en passant ses jours et ses nuits sur les commentaires des Pères de l'Église.

— Oui, je sais, répondit-il, piqué. Je n'ai pas renoncé à la théologie, je l'ai juste mise entre parenthèses.

— Tu devrais faire un effort et terminer ton travail pendant que toutes tes connaissances sont encore fraîches. Ça va être très dur de reprendre si tu t'arrêtes trop longtemps...

Elle parlait d'expérience. Elle était toujours venue à bout de tout ce qu'elle entreprenait, survolant avec aisance un examen après l'autre. Rien ne semblait capable de l'arrêter et elle venait juste de boucler la cinquième des six années de son cursus médical. Il n'était pas jaloux – simplement fier. Tôt ou tard, ils devraient s'installer à l'étranger pour qu'elle puisse suivre sa spécialisation, mais ils n'en parlaient pas.

Elle glissa un oreiller sous sa tête et regarda son ami.

— Tu ne trouves pas ça bizarre, que le bureau soit dans la chambre ? Est-ce que cet appartement ne serait pas beaucoup trop petit ?

— Petit ? Non, je l'adore. Je détesterais avoir à déménager vers le centre-ville.

Elle se laissa aller en arrière, enfonçant sa tête dans l'oreiller.

— Bah, de toute façon rien ne presse...

Ari Thór se leva.

— On a tout l'espace qu'on veut ! On doit juste se tenir chaud...

Il dénoua la serviette et s'étendit doucement sur Kristín, en l'embrassant longuement et profondément. Elle lui rendit son baiser, passa les bras autour de ses épaules et l'attira contre elle.

Bon Dieu ! comment ont-ils pu oublier le riz ? Blême, elle décrocha le téléphone pour appeler le petit restaurant indien situé à cinq minutes de leur vaste maison en briques. Avec ses deux étages élégants, son toit orange et son grand garage surmonté d'un patio ensoleillé, c'était une demeure de rêve pour une grande famille. Ils y coulaient encore des jours heureux, même si les enfants avaient tous quitté le nid et que la retraite approchait.

Elle essaya de se calmer en attendant que l'on décroche. Elle s'était fait une joie de passer son vendredi soir devant une série en dégustant un curry de poulet brûlant. Elle était seule à la maison, son mari en voyage d'affaires devait être dans l'avion du retour et rentrerait dans la matinée.

Le plus agaçant, c'était que le restaurant indien ne livrait pas. Elle se voyait déjà obligée de ressortir tandis que son poulet refroidissait.